

JOURNAL D'UN VOYAGE EN AMÉRIQUE,
DEPUIS LA CÔTE DE VIRGINIE
JUSQU'AU TERRITOIRE DE L'ILLINOIS

JOURNAL D'UN VOYAGE
EN AMÉRIQUE,

DEPUIS LA CÔTE DE VIRGINIE
JUSQU'AU TERRITOIRE DE L'ILLINOIS

par
MORRIS BIRKBECK

traduit de l'anglais
par
FRANÇOISE PIRART
et
PIERRE MAURY

GINKGOéditeur

Titre original :
Notes on a Journey in America,
from the Coast of Virginia to the Territory of Illinois.
Londres, 1819.

© Ginkgo éditeur, Paris, septembre 2007
pour la traduction française
34-38, rue Blomet 75015 Paris
www.ginkgo-editeur.com

MORRIS BIRKBECK,
FERMIER, PIONNIER, ET HUMANISTE

Pratiquement ignoré des lecteurs de langue française, Morris Birkbeck n'est pourtant pas un inconnu de la littérature de voyage. Ses *Notes d'un voyage en France* publiées en 1814 – quelques années avant son départ pour l'Amérique – avaient déjà révélé de réelles qualités d'observation et de liberté d'esprit, que l'on pourrait supposer rares chez un homme de la terre issu d'un milieu très conservateur.

Le récit que nous publions fut édité en 1819 sous le titre *Notes on a Journey in America, from the Coast of Virginia to the Territory of Illinois*. Il connut un très grand succès (douze rééditions en deux ans, et une traduction en allemand), dû non seulement aux qualités narratives déployées par l'auteur, mais aussi – et probablement principalement – aux thèmes abordés et développés avec une grande et rare clarté. Ce texte n'avait jamais été traduit en français.

Morris Birkbeck est né le 23 janvier 1764.

Rien ne pouvait laisser supposer – *a priori* – que ce fermier issu d'une famille quaker respectée, personnage influent et écouté, allait à cinquante-trois ans abandonner son Angleterre natale pour traverser l'Atlantique et recommencer dans le Nouveau Monde, aux portes de la « frontière » de l'Ouest, une nouvelle vie.

En fait, et ses biographes nous l'apprennent, bien des raisons, dans le caractère et la mentalité de Morris Birkbeck, devaient le conduire à briser les liens avec la mère patrie.

Spirituelles tout d'abord : bien que respectueux de la religion et malgré la situation de son père, influent dirigeant quaker – ou peut-être même à cause de cela –, il n'hésitera pas, au nom d'une forte indépendance intellectuelle, à s'opposer très tôt au rigorisme de sa confession d'origine.

Économiques ensuite : il est très probable que l'audacieux fermier, qui l'un des premiers en Angleterre avait développé l'élevage du mouton mérinos, se fût retrouvé fort à l'étroit dans un pays somme toute conservateur, où l'innovation agricole, bien que fort active, pouvait être mal vue.

Politiques surtout : affichant depuis longtemps des idées progressistes, Birkbeck, selon certains, aurait été gagné à l'idéal républicain et égalitariste lors de son voyage en France. Libéral dans l'âme, il ne pouvait admettre de se voir refuser le droit au vote par l'*establishment*, alors que ses biens et ses produits le soumettaient aux impôts et aux taxes.

Ce carcan, tant religieux que politique et économique, dont il souffrit longtemps dans l'Ancien Monde, laissera de profondes traces sur l'émigrant jusqu'à la fin de sa vie. Son récit de venue dans le Nouveau Monde en porte de nombreuses marques : Morris Birkbeck, à plusieurs reprises, n'hésita jamais à stigmatiser les effets pervers des rites mal compris et des coutumes injustes importées de la Vieille Europe.

Mais plus encore peut-être que les déconvenues sociales, la perte de sa femme, décédée en 1804 (il l'avait épousée en 1794), avait peut-être achevé de ronger ce qui le retenait jusqu'alors dans son pays.

En 1817, avec sa famille et plusieurs amis, il s'embarquait pour l'Amérique du Nord.

Après plusieurs mois d'un lent voyage et de recherches au travers des Appalaches et des États du nord-est de la

jeune république, les Birkbeck et leurs compagnons se fixeront dans le territoire de l'Illinois, en août 1818. Leur communauté, après de mûres réflexions, sera établie dans le sud-est du futur État, non loin des rives de l'Ohio, tout près de la fameuse « frontière », limite sans cesse mouvante de l'avancée européenne dans les terres vierges du continent.

C'est cette recherche et cette installation que Morris Birkbeck nous a laissées sous la forme d'un court mais remarquable journal, riche de nombreuses informations de tout ordre (historique, sociologique, économique, politique). En effet, au-delà du simple récit de voyage, anecdotique et exotique – dont Birkbeck lui-même, avec un certain talent de conteur, avait établi le plan –, ce texte rassemble et aborde les questions auxquelles l'émigrant anglais accordait une très grande importance.

L'évolution des transports, les prix de la terre, des produits et des outils, les progrès à apporter à l'agriculture et l'élevage reviennent à de nombreuses reprises, montrant ainsi les préoccupations du fermier. Birkbeck deviendra d'ailleurs, peu de temps après son installation, président de la première société d'agriculture du jeune État de l'Illinois.

Mais les questions professionnelles ne sont pas les seules abordées dans son texte : la religion y tient une place non négligeable. Et l'ancien quaker probablement devenu agnostique ne se privera pas de fustiger la « superstition » et le « fanatisme » qui, selon lui, dirigeaient nombre de communautés récentes installées en Amérique du Nord.

Mais plus encore que les aspects spirituels, la vie quotidienne de ces Américains qu'il découvre, citadins ou paysans isolés, Indiens ou coureurs des bois, a véritablement fasciné Birkbeck. Avec un esprit d'une rare ouverture,

dénué des *a priori* si propres au monde et à la culture dont il était issu, l'auteur de ce récit apporte ici un document d'une grande qualité sociologique et ethnographique. Mode de vie, habitat, vêtements... bien peu de chose échappe à son regard et à la description. Infiniment savoureuses seront pour nous les quelques lignes consacrées aux habitants de Vincennes (petit bourg de l'Indiana), descendants de Français.

Cependant, les préoccupations majeures de Morris Birkbeck se situent à une autre échelle, certes bien plus importante et grave : la lutte contre l'esclavage. Son texte s'en fait d'ailleurs l'écho, et avec quelle émotion... Abolitionniste convaincu, Morris Birkbeck luttera de toute son énergie contre l'« institution particulière » comme on l'appelait à l'époque aux États-Unis, n'hésitant pas à entrer en politique pour parvenir à ses fins (il occupera un temps des fonctions importantes dans le gouvernement de l'État d'Illinois). Sous le pseudonyme de Jonathan Freeman, il publiera un certain nombre d'articles, qui par leur force contribueront à faire basculer l'État d'Illinois dans le camp anti-esclavagiste.

Personnage en vue et respecté, humaniste écouté (et lu...), Morris Birkbeck aurait probablement connu une longue carrière politique si le destin n'en avait décidé autrement : le 4 juin 1825, revenant d'une visite à la communauté utopiste de Harmony, il se noyait avec son cheval en traversant la Fox River.

Morris Birkbeck avait soixante et un ans.

PASCAL MONGNE.

Je me suis amusé, pendant notre voyage – long mais pas du tout ennuyeux –, à prendre des notes sur ce que nous avons fait et vu. Je viens d'en terminer la révision.

Ces notes relatent en détail ce que je désire communiquer à mes amis. Je les ai écrites aussi simplement que pour une correspondance familière, avec cependant un peu plus de soin, par souci de ce qu'en dirait la presse.

Il y a beaucoup de personnes envers lesquelles j'éprouve une affection sincère et à qui je n'ai pas envoyé une ligne depuis notre départ. J'ai en effet toujours eu plus à dire que ce que peut contenir une lettre. Aussi, aujourd'hui, plutôt que de leur envoyer mon récit par fragments, je leur offre ce petit livre. J'espère qu'elles l'accepteront et considéreront qu'il leur est adressé en particulier, mon le but ayant été de les informer.

Ces notes montrent combien ce pays m'a enchanté, autant que je l'avais imaginé. Et nos amis, en nous choisissant une bonne région et en nous y assurant une situation conforme à nos désirs, auront tout autant participé au succès de notre entreprise. Mais, comme les amis n'ont pas l'habitude de se contenter de seules déductions pour juger de l'intérêt de ce qu'on leur raconte, ils ont le droit de m'entendre dire en personne que mon attente et mes espoirs furent bien plus que comblés quant aux objectifs de notre installation dans ce pays.

Nous avons bénéficié d'avantages plus importants que ce que j'avais escompté, avec apparemment moins de difficultés et de sacrifices. Je n'ai donc rien à regretter de ma décision et, sachant maintenant ce que je sais, j'aurais encore plus de motivations si c'était à refaire.

M.B.

1^{er} septembre 1818.

*Vingt-six avril 1817,
à cinq cents miles à l'est de Cape Henry, Virginie.*

Après douze mois passés à mettre de l'ordre dans mes affaires, j'ai commencé, avec la plus grande partie de ma famille, à chercher un endroit de l'Ouest sauvage où nous établir.

Le 30 mars, nous avons levé l'ancre de Gravesend sur le beau navire *America* (cinq cents tonneaux), piloté par le capitaine Heth, de Richmond en Virginie. Notre groupe occupe à la fois la cabine et l'entrepont. Celui-ci n'accueille, à part nous, que deux étrangers, bien élevés et discrets.

Le capitaine est un homme agréable et très amical, et nous sommes parfaitement logés. Les vents et le temps ont beaucoup varié, plutôt favorablement. Certains d'entre nous ont souffert du mal de mer mais, à présent, nous sommes dans l'ensemble en bonne santé et nos esprits semblent flotter de même que le noble vaisseau qui nous mène si plaisamment vers notre exil volontaire.

Ayant eu l'occasion, durant cette année de préparation, d'être en contact avec plusieurs Américains respectables et bien informés, j'ai acquis une certaine connaissance des États-Unis et j'ai pu obtenir de nombreuses lettres d'introduction. Juste avant notre départ, un ami attentionné m'a également remis une série de cartes géographiques publiées récemment par Mr Melish,

de Philadelphie. Avec ces cartes et mes autres sources de renseignements, je me sens à même d'entreprendre en toute confiance la tâche qui m'attend. Je prétends qu'un journal relatant mes activités s'avérera utile pour ceux qui se trouveraient dans des circonstances semblables, et que ma propre expérience pourra les éclairer ou les encourager. Afin que mes lecteurs puissent m'accompagner avec bonheur et profit, je commencerai par me présenter puis j'exposerai mes mobiles et mes plans, ce qui leur permettra de se faire une idée plus juste de mes opinions. J'espère seulement, en agissant ainsi, n'être taxé pas d'égotisme.

Il me faut tout d'abord dire que j'ai toujours été incapable et peu désireux de lutter contre le froid et la chaleur extrêmes qui sévissent à l'est des monts Alleghany. J'ai donc prévu de planter ma tente à l'ouest de ces sommets et au sud du lac Érié, sous un climat que tous les voyageurs jugent tempéré, sain et agréable.

L'esclavage, cette tache immonde qui règne toujours dans une grande partie des États-Unis, circonscrit également mon choix à des limites plus étroites. Car, si la liberté politique est précieuse au point que, pour l'obtenir, je renonce au confort bien mérité d'une maison anglaise, cela ne doit pas être pour m'avilir l'âme et corrompre mes enfants par la pratique de l'esclavage.

Ce fléau persiste dans le Kentucky, le Tennessee et tous les nouveaux États du Sud. Mes recherches se limiteront donc à l'ouest de la Pennsylvanie et aux États de l'Ohio, de l'Indiana et de l'Illinois. Dans l'immense étendue qui s'ouvre devant nous, nous trouverons, s'il existe, l'objet de notre quête sur un territoire relativement restreint.

C'est à cet objectif primordial que je m'appliquerai, reportant à une occasion ultérieure le plaisir de savourer un voyage à travers les États atlantiques. J'ai l'intention de gagner l'Ouest dès mon arrivée aussi rapidement que possible, pour y mener une enquête approfondie. J'espère

ainsi décider avant l'hiver prochain de l'endroit où nous nous établirons.

Avant d'affronter ces préoccupations et ces tâches pénibles, je dois dire adieu à ceux que j'ai laissés derrière moi. Comme, malheureusement, ils ressemblent à la plupart de mes compatriotes, je n'apprendrais rien au lecteur en les décrivant.

Combien sont-ils à subir, au nom de l'économie, des privations proches de celles endurées par les pauvres, après avoir investi dans des affaires un capital qui, placé à un intérêt ordinaire, aurait suffi à les faire vivre ? À se refuser tout confort pour échapper aux taxes ? Et, cependant, leurs difficultés augmentent, leur capital s'effrite, et les ressources sur lesquelles ils comptaient pour faire vivre leurs familles viennent à manquer.

Une nation dont la moitié de la population vit d'aumônes ou de salaires de misère et dont un quart du revenu provient des taxes (taries à leur source ou à peu près, dans la plupart des cas), doit être pleine de gens qui ne pensent qu'à émigrer. Et pour ceux qui, comme moi, sont forcés d'obéir aux lois sans pouvoir les modifier, il est tout à fait raisonnable, juste et opportun, de battre en retraite devant l'arrivée d'une crise, qu'elle soit due à l'anarchie ou au despotisme.

Un fermier anglais de la classe à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir possède les mêmes droits et privilèges que les « vilains » d'autrefois, et son pouvoir politique correspond généralement à cet état.

Il n'a aucune voix dans l'élection des membres du corps législatif, à moins d'exploiter une propriété foncière lui rapportant quarante shillings l'année, et, dans ce cas, il est censé voter dans l'intérêt du propriétaire de ses terres. Il n'a pas d'influence sur les affaires publiques à moins d'être contribuable, membre du conseil municipal ou milicien. Il n'a pas le droit d'assister à une réunion politique, sauf si le mot « résident » figure sur l'invitation du shérif. Dans ce

cas, il peut côtoyer les nobles, les ecclésiastiques et les propriétaires fonciers : un bonheur qui m'a déjà été offert quand les habitants du Surrey furent invités à voir la petite noblesse s'élever contre la taxe sur le revenu.

On peut donc affirmer que, sans le droit de vote, un fermier anglais n'existe quasiment pas politiquement. Il n'a aucun devoir politique excepté, comme c'est actuellement le cas, celui de payer la taxe pour la protection spéciale du ministre du département où il vit.

En échangeant la condition de fermier anglais contre celle de propriétaire américain, je prévois de nombreuses difficultés. Mais je veux faire le grand sacrifice de mon confort actuel, ne serait-ce, premièrement, pour qu'à la fin de ma vie je n'aie plus à me préoccuper incessamment de ces histoires d'argent auxquelles même le riche n'échappe pas en Angleterre. Deuxièmement, pour pouvoir donner à mes enfants un esprit d'initiative, des relations familiales saines, dans une société dont les institutions sont favorables à la morale. Et, enfin, pour qu'à ma mort j'aie la consolation de savoir qu'ils sont devenus les membres à part entière d'une communauté florissante, active et empreinte de vertus civiques, qui ne connaît ni l'insolence des riches ni la servilité des pauvres, entre lesquelles l'écart est mince en Angleterre.

Que des institutions favorables à la vertu aient une bonne influence sur la société qui les a choisies est une évidence. Mais que dirions-nous alors de celles instaurées par un gouvernement légitime si celui-ci avait été par exemple élu par un peuple vicieux ?

Il arrive pourtant que la vertu politique reste intacte là où le sens moral a été dépravé par des habitudes préexistantes qui ont eu sur les esprits plus d'influence que les principes politiques. Et je m'attends à ce que l'implantation de l'esclavage, toujours actuelle dans les États du Sud et passée dans tous les États, ait un effet semblable.

Mais, si ces États sont plus haut sur l'échelle des valeurs morales que les colonies d'Inde occidentale – où règne l'esclavage mais où l'intégrité politique est presque inexistante –, ils confirmeront la loi selon laquelle l'intégrité politique est une qualité morale, surtout s'ils se sont améliorés en même temps que leurs gouvernements. Tandis qu'une supériorité morale de ces États où l'esclavage a été aboli montre que celui-ci est en réalité le fléau de la société.

C'est sur ces considérations que je me prépare à entrer en Virginie, qui se situe très haut sur l'échelle des valeurs politiques, malgré l'influence désastreuse de cette calamité qu'est l'esclavage.

Deux mai.

Après des vents violents et un temps agité, nous nous sommes maintenant sur la côte ouest, dans le Gulf Stream, pas très loin de notre destination. Hier, la température de l'air était de 65°* et celle de l'eau, de 71°. Aujourd'hui, l'air est resté à 65°, mais l'eau est descendue à 59°. Nous avons donc traversé ce fleuve chaud de l'océan, qui va du golfe du Mexique en direction du nord nord-est jusqu'à la banquise du sud de la grande côte de Terre-Neuve.

Trois mai.

La nuit dernière, nous avons jeté l'ancre à Hampton Roads. Au matin, j'accompagnai le capitaine, dans le bateau-pilote, à Norfolk, à quatorze miles, pour enregistrer le bateau au bureau de douane. Norfolk est une grande ville de dix mille habitants. Les rues sont rectilignes, plutôt larges, avec, devant les maisons, de beaux trottoirs propres, surélevés, en gros pavés. Au milieu de la rue principale, il

* Il s'agit de degrés Fahrenheit. V. conversions en page 127 (NdT).

y a un grand marché couvert où des nègres vendent pour leurs maîtres de beaux légumes et de la mauvaise viande (la pire que je n'ai jamais vue), plus chère que la meilleure viande d'Angleterre. Du veau, comme je n'en ai jamais vu dans un marché anglais, était affiché à dix pence et demi la livre. De pauvres chevaux attendaient, sans nourriture ni abri, de reconduire les charrettes qui avaient apporté les marchandises. Mais le pire de tout était le nombre incroyable de nègres, de misérables créatures pour la plupart, même si certains d'entre eux se montraient assez joyeux. Dans l'ensemble, la première impression qu'on éprouve devant ce peuple d'esclaves est extrêmement déprimante. Et c'est, pensai-je, pour devenir membre d'une telle société que j'ai quitté l'Angleterre !

Norfolk est à quatorze miles de notre ancrage de Cape Comfort. Le bateau-pilote nous y amena en soixante-cinq minutes. Le retour prit environ le même temps. Après le dîner, nous remontâmes James River sur environ vingt miles, en direction de City Point, notre destination, située à environ cent miles de son embouchure et cinquante miles avant Richmond.

La rivière, avec ses berges bordées de pins et de cèdres aux couleurs variées, qui semblent surgir de l'eau tant la terre est basse, est large et magnifique, au-delà de tout ce que j'avais imaginé des rivières américaines. Quoique parfaitement plat, son cours sinueux rend le paysage moins banal que s'il n'y avait qu'une succession de pins sur une surface plane.

Quatre mai.

À quarante-trois miles au-delà de Cape Henry, où nous avons passé la nuit, la largeur de la rivière est toujours de quatorze miles. Aujourd'hui, nous avons parcouru cinquante-trois miles.

La région devient de plus en plus jolie et la rivière est d'une incroyable beauté, ce qui rend notre voyage extrêmement agréable. J'ai eu sans cesse l'œil rivé à la lunette, à explorer chaque coin cultivé et chaque habitation. Notre premier contact avec une terre étrangère est vraiment intéressant. Les plantations sont plus nombreuses et les constructions plus importantes que nous ne l'avions supposé. Les berges de la rivière sont simplement bordées de pins, mais le sol est de bonne qualité, s'élevant en certains endroits à plusieurs pieds au-dessus de la surface de l'eau, et couvert de toutes sortes d'espèces d'arbres : caroubiers, mûriers, noyers, sycomores, etc. On devine un goût pour les plantations, même dans cette jungle d'arbres. Le peuplier de Lombardie, qui décore souvent les plus beaux manoirs, s'élève en hautes colonnes sombres au-dessus de la forêt.

Nous passâmes Little Guinea, une terre qu'un planteur avait offerte à ses nègres après les avoir affranchis. Nous vîmes beaucoup de leurs huttes et de leurs petits enclos qui sont soigneusement cultivés. La démarche de ce gentleman ne fut pas très appréciée par ses voisins. Les nègres ont la mauvaise habitude de voler – et c'est presque légitime, oserais-je dire, car l'esclavage est l'école de la dépravation, et leur condition équivoque ou avilissante parmi les blancs n'améliore pas leur moralité.

On voit, le long de la rivière, les ruines de plusieurs maisons. Ces maisons ont, paraît-il, été incendiées accidentellement par les nègres, dont la négligence provoque d'innombrables sottises.

Six mai, Harrison's Bar.

Un banc de boue gêne considérablement la navigation et nous devons nous contenter d'y rester jusqu'à la prochaine marée. Nous pouvons aisément nous en satisfaire, car nous nous trouvons à un coude de la rivière, au milieu

d'un magnifique paysage boisé dans son joyeux habit de printemps. Nous sommes bloqués au milieu de la rivière, dont la largeur est de quatre miles. De là où nous nous trouvons, nous apercevons quantité de riches plantations et de grosses demeures.

Nous fîmes une visite matinale à Mr X. et restâmes une heure en compagnie des dames. Les champs bien cultivés et le confort de la maison nous ravirent et nous rassurèrent sur l'état des demeures américaines, car ils nous rappelaient notre patrie.

Pour échapper à l'incendie ou pour assurer la fuite en cas de besoin, une échelle est fixée sur le toit de la maison, du sommet au bas du toit en passant par une mansarde. On en voit sur beaucoup d'habitations. Cela montre bien l'extraordinaire crainte ou l'extraordinaire danger. On me raconta que la négligence des nègres rendait indispensables de telles précautions.

Sept mai.

À City Point, les bateaux sont sous la superintendance du bureau de la douane de Petersburg, à environ quinze miles. Je devais déclarer le contenu de mes bagages et le capitaine, remplir les formalités d'entrée pour sa cargaison. Nous louâmes donc un petit canot dont je pris les commandes, et nous nous dirigeâmes vers Petersburg. Comme mes bagages étaient suffisamment volumineux pour pouvoir contenir énormément de marchandises, ce qui m'aurait valu une taxe de presque trente pour cent, je dus acheter les officiers. Ils me laissèrent passer sur ma déclaration sous serment, sans même ouvrir les bagages.

Petersburg est en train de devenir un endroit important, car c'est le point central d'exportation et d'importation d'une vaste région. Le produit principal est le tabac,

qu'on échange contre tout article venant d'Angleterre ou d'Allemagne.

Il y a à peine deux ans, la ville a été détruite par un incendie causé par des nègres qui avaient joué aux cartes dans une étable. Elle est déjà presque reconstruite. Qu'elle se soit relevée si vite après un tel désastre est le signe d'une prospérité générale.

C'était l'époque des courses à Petersburg. Elles me donnèrent l'occasion de voir une vaste assemblée de planteurs et d'être présenté à plusieurs d'entre eux, qui se révélèrent fort instruits.

Une auberge virginienne ressemble à une auberge française pour sa table d'hôte – mais la cuisine n'est pas comparable –, et elle est plus sale, comme si elle était tenue par un Anglais. Une telle auberge – et il y en a plusieurs à Petersburg – accueille en moyenne une cinquantaine de personnes par jour : voyageurs, commerçants, juristes et médecins.

Le planteur virginien est républicain et fait preuve de la vive indépendance qui caractérise ces opinions. Cependant, il possède des esclaves, est irascible et fait souvent trop peu de cas de la morale. Il paraît que, dans cette région de Virginie, le poignard est le complément naturel du costume du planteur. Je n'ai jamais vu en Angleterre une assemblée de paysans faire preuve d'une telle uniformité dans le vêtement et les manières. Aucun d'eux ne se distingue par un style recherché et très peu ont une apparence miteuse.

Comme il pleuvait beaucoup, tout le monde a passé la journée entière à l'intérieur de l'auberge, après la course qui avait eu lieu le matin. Les conversations que j'eus l'occasion de saisir me donnèrent à penser que ces fermiers virginiens étaient très instruits.

L'esclavage des nègres fut le sujet principal de la conversation, du début à la fin : une calamité, dans l'esprit de chacun. Tous le déploraient, beaucoup avaient hâte d'en finir, mais bien peu imaginaient une solution. Un monsieur en

mauvaise santé, qui n'osait pas affronter la pluie, se désespérait à l'idée que les siens allaient passer une nuit sans sa protection, sans qu'il puisse les défendre contre ses propres esclaves. Il souffrait des effets d'un poison administré par un nègre, son serviteur personnel, qu'il avait gâté et privilégié encore plus que ne l'aurait fait un gentleman anglais avec son valet préféré. L'incident était dû au fait que le maître indulgent avait un peu vexé l'esclave, sans le vouloir. On constate avec tristesse que les maîtres sévères souffrent rarement de l'hostilité de leurs esclaves.

Ce jour-là, le capitaine paya l'équipage qui, presque comme un seul homme, se groupa autour du pub du village. Les marins oublièrent les contraintes de la discipline et, après avoir avalé de grandes quantités de whisky, entamèrent une bagarre générale dans laquelle ils se montrèrent à peine plus civilisés que le féroce bandit avec lequel nous étions restés si longtemps enfermés, dans les limites étroites du bateau.

Neuf mai.

Nous embarquâmes vers neuf heures du matin sur le bateau à vapeur qui fait la navette entre Norfolk et Richmond. C'est avec quelque regret que nous abandonnions le bon bateau *America*, mais heureusement, notre capitaine devait nous rejoindre à Richmond.

Le bateau à vapeur est un hôtel flottant, aménagé avec beaucoup de goût et de soin. On peut y prendre une pension complète. Les dames ont leurs appartements à part et disposent d'une servante. Nous nous retrouvâmes très vite en compagnie d'une trentaine de personnes, aussi courtoises, bien habillées et instruites que si elles se rendaient à la capitale de la Grande-Bretagne plutôt qu'à celle de la Virginie. Notre trajet en bateau fut enchanteur et nous atteignîmes Richmond aux environs de sept heures du soir.

Dix mai.

Nos différentes lettres de recommandation remises aux personnes concernées, nous eûmes hâte de fuir l'auberge bondée qui nous avait accueillis hier soir à notre descente du bateau à vapeur. Les demeures élégantes et froides des aimables personnes à qui nous avons remis nos lettres de recommandation contrastaient tellement avec la chaleur et l'agitation d'une auberge que nous décidâmes, quoi qu'il en fût, de nous échapper avant la nuit. Après avoir fouillé la ville de fond en comble, nous trouvâmes pour notre bonheur deux chambres dans une pension. Nous y fûmes très bien, grâce à ce que nous avons appris sur le bateau : parvenir à trouver le maximum de confort dans un espace restreint.

Richmond compte treize mille habitants dont presque la moitié sont des nègres. Sur la colline où se trouve le Capitole, un bâtiment à l'aspect imposant, vivent les marchands les plus aisés et les gens de profession libérale, dont les bureaux se trouvent dans la ville basse. Leurs belles maisons élégamment meublées et leurs manières de vivre montrent combien la société est raffinée. Dans l'ensemble, la ville est bien construite et se développe rapidement, bien qu'on produise peu dans les environs pour assurer le bien-être des habitants. Le marché est mal fourni ; les produits de première nécessité sont excessivement chers, à part le pain, de qualité médiocre. Les œufs coûtent deux pence et demi l'unité ; le beurre, trois shillings six pence la livre ; la viande la plus immonde, un shilling la livre ; le lait, quatre pence et demi la pinte. Le foin, qui revient à deux dollars (neuf shillings) les cent livres, est rare et plus cher que dans n'importe quelle ville comparable des États-Unis ou peut-être même du monde entier.

La croissance de la ville est stimulée par le commerce, tandis que la campagne environnante gronde sous le poids

accablant de l'esclavage. Les cultivateurs ont la réputation d'être jaloux de la prospérité florissante de la ville, plutôt que de profiter, comme ils le pourraient, des avantages qu'elle offre en tant que débouché pour leurs produits.

Le prix des loyers est un exemple frappant : le loyer annuel de là où nous avons nos appartements – une maison qui n'est pourtant ni grande ni bien finie et qui est située dans une rue secondaire – est de mille quatre cents dollars, ou trois cents guinées. Un entrepôt ou un magasin se loue habituellement deux cents livres par an. Il y a, venant d'étrangers, plus de demandes de logements en tous genres que d'offres, bien qu'on construise partout. Le terrain à bâtir se vend couramment dix mille dollars l'acre et, dans certaines rues près de la rivière, deux cents dollars par pied de façade.

La population active compte principalement des étrangers. Des Écossais, des Irlandais et surtout des gens de la Nouvelle-Angleterre – des *Yankees*, comme on les appelle – occupent chaque maison aussitôt qu'elle est terminée.

Les marchands de Richmond exportent environ vingt-cinq mille barriques de tabac et deux cent mille tonneaux de farine par an. La plus grande partie de l'argent obtenu revient probablement par la même filière sous forme d'articles d'importation. Cela, ajouté à la consommation des habitants et des bateliers employés à ce commerce, représente un volume considérable. Les chutes de James River, qui s'étendent sur cinq miles près de Richmond, sont des emplacements admirables pour les moulins. Il y en a plusieurs, très beaux ; certains font tourner huit paires de meules et produisent jusqu'à mille tonneaux de farine par semaine. On estime qu'une paire de meules peut mouliner quatre-vingt-quinze boisseaux de blé par jour. Un canal est formé par une écluse parallèle aux rapides de James River. Les marchandises y sont transportées dans de longues péniches, d'une capacité de vingt-cinq barriques de tabac.

Onze mai

J'ai vu deux esclaves femmes et leurs enfants vendus aux enchères dans la rue – un événement ordinaire ici, bien qu'horrible à mes yeux comme à ceux de beaucoup d'étrangers. Il m'a été pénible de les voir palpés et examinés comme du bétail. Et, quand j'ai entendu leurs sanglots et vu de grosses larmes couler sur leurs joues à l'idée d'être séparés, je n'ai pu m'empêcher de pleurer avec eux. Lorsqu'on vend ces malheureuses créatures, on se soucie peu de les séparer de leurs proches. La Virginie se flatte de la douceur relative du traitement qu'elle inflige à ses esclaves ; en réalité, leur nombre augmente et beaucoup de ceux qui viennent de cet État sont vendus chaque année aux États situés plus au sud. Des marchands les achètent et les conduisent par groupes, enchaînés les uns aux autres, à un marché du Sud. Il paraît qu'on en propose régulièrement sur ce marché. Un voyageur m'a raconté que, quinze jours plus tôt, il en avait vu vendus aux enchères dans les rues de Richmond et que leurs gémissements s'entendaient à travers toute la ville.

On m'a assuré que la condition des esclaves de Virginie, traités avec clémence comme ils le sont, est préférable à celle de nos ouvriers agricoles anglais. Je connais et déplore la situation dégradante des pauvres qui sont asservis, comme ils y ont peu à peu été réduits, par l'application de lois conçues au départ pour leur bien-être et leur défense. Je sais aussi que beaucoup d'esclaves vivent dans une aisance relative et semblent n'avoir pas conscience de leurs obligations, et que le plus misérable de nos indigents pourrait envier le lopin de terre de l'heureux nègre. Mais ce n'est pas bonne comparaison que d'opposer les extrêmes de deux classes. Envisageons plutôt des cas plus représentatifs de la moyenne.